

## **Compagnie ACCORDS ET AMES**

Compagnie théâtrale créée en 2007

Réalisations :

*Agatha* de Marguerite Duras, mise en scène : Julie Rodrigue  
Théâtre Les Enfants Terribles, janvier-février 2008

*Les Trompettes de la Mort* de Tilly, mise en scène : Eric Guérin  
Bouffon théâtre, avril-mai 2008  
Reprise : Le Petit Hébertot, septembre-octobre 2008

*Confusion* de Claude Merle, inspiré de *Three Hours Between Planes* de Francis Scott Fitzgerald, mise en scène et adaptation cinéma de Bruno Merle. 2010

*La Dame au petit chien* de Claude Merle, adaptation théâtrale du récit d'Anton Tchekhov,  
mise en scène : Anne Bouvier  
Création à Paris, au théâtre de La Huchette, novembre 2010-avril 2011  
Festivals des Jeux du théâtre de Sarlat, 2011  
Festival royal de théâtre de SPA 2011  
Festival d'Avignon 2011 (avec Gaëlle Merle et Jean-Pierre Bouvier),  
Reprise avec Jean-François Garreaud, Festival d'Avignon 2012, 2013 et tournée.

## **LA PRESSE EN PARLE**

**Compagnie Accords et Ames**

*La dame au petit chien* de Claude Merle d'après Anton Tchekhov, mise en scène : Anne Bouvier.

### **LA PROVENCE – Jean-Claude Piogé, le 8 juillet 2011**

12h30, une heure pas facile pour l'estomac des festivaliers, mais n'hésitez pas à sauter le déjeuner car un régal, à ne pas manquer, vous attend au théâtre Notre Dame, rue du Collège d'Annecy.

Deux grands acteurs, proches de l'excellence, Gaëlle Merle et Jean-Pierre Bouvier vous livrent, avec fougue et talent, les sommets que la passion peut atteindre lorsque deux grandes solitudes se rencontrent par les hasards de la vie. Sans oublier l'adaptation brillante de Claude Merle nous rendant si contemporaine la Russie de Tchekhov.

Les Vagues de la mer Noire viennent baigner les platanes de nos petites villes de province où la dissimulation et les convenances ont raison des amours éternelles. Sans oublier aussi la mise en scène d'Anne Bouvier où les corps vibrent et souffrent nous rendant plus poignant le déchirement de ces êtres embarqués dans une histoire, à priori, des plus banales. On y croit, on est emporté, on sourit et on pleure. C'est la vie. Ce couple d'acteurs est bouleversant.

Venez vous faire renverser par leur sincérité et leur humanité.

### **POLITIQUE MAGAZINE – Madeleine Gautier, février 2011**

Dans une station balnéaire du sud de la Russie, Dimitri, un homme marié, venu là pour échapper à une existence sans saveur, voit sa vie basculer lorsqu'il rencontre Anna, femme blessée, prisonnière d'un époux qu'elle méprise. Ce qui s'annonçait une simple aventure prend la couleur de la passion en majuscule. L'ennui de la vie quotidienne, l'hypocrisie du monde et l'absurdité de la vie où les personnages se réfugient dans un futur utopique sont les thèmes de prédilection de l'auteur. *La dame au petit chien* est l'introspection de deux êtres qui se cherchent, une porte entrouverte qui ne se referme pas, c'est tout son charme. En résonance avec l'œuvre, l'adaptation de Claude Merle captive notre imagination et stimule notre réflexion. Portée par la qualité d'interprétation des deux comédiens au talent consommé, la mise en scène d'Anne Bouvier hisse ce spectacle au rang d'excellence.

### **THEATRORAMA – Franck Bortelle, le 6 février 2011**

Grâce à une adaptation brillante qui a su capter toute la puissance théâtrale du propos, la plus célèbre nouvelle de Tchekhov, devient un intense moment sur scène, conduit par deux comédiens d'une folle élégance. Un petit bijou.

A l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle, Tchekhov, dont les pièces de théâtre connaissent enfin un vrai succès, est un nouvelliste unanimement reconnu. *La Dame au petit chien* reste aujourd'hui encore une des œuvres les plus emblématiques de sa carrière. Probablement parce que s'y concentre tout Tchekhov, passion et nostalgie, profondeur des sentiments et vaine superficialité de la vie, le tout nimbé cependant de ce fol espoir si typiquement russe. Gorki lui écrira d'ailleurs : "après le plus infime de vos contes, tout paraît grossier, écrit non avec une plume, mais avec une bûche. Vous accomplissez un travail énorme avec vos petits récits, en éveillant le dégoût de cette vie endormie, agonisante... Vos contes sont des flacons élégamment taillés, remplis de tous les arômes de la vie." C'est à Yalta, station balnéaire au bord de la Mer Noire, où l'aristocratie russe se paye de l'ennui à prix fort, que se situe l'action. Un homme marié y rencontre une femme dont l'époux est resté à Saint-Petersbourg. Leur liaison, d'abord simple flirt de vacances, se mue en passion dévastatrice car sans lendemain.

Une adaptation de haut vol.

Aussi léger qu'impitoyable, le récit fourmille de détails anodins conférant à l'ensemble cette torpeur de l'ennui que tentent de tromper les êtres en se rapprochant toujours plus, parfois trop. La nature estivale, les vapeurs vespérales s'en mêlent, enivrant les esprits qui s'échauffent jusqu'à leur perte. Les êtres ne sont alors plus que pantins articulés par le fil de leur propre pulsion. Comme dans Anna Karénine de son compatriote Tolstoï, Tchekhov va jouer avec ses personnages, les déchirer, les raccommoier sans cesse. Avec une fin moins tragique, toutefois, si tant est que la vie ne soit pas une tragédie...

Claude Merle signe une magnifique adaptation, très vivante, de cette nouvelle, toute en descriptions mais au potentiel pourtant fortement théâtral. Gommant les personnages secondaires, il resserre sur le couple adultérin une intrigue qui réalise un grand écart émotionnel. Comme l'Anna de Tolstoï, l'Anna (coïncidence ?) de Tchekhov ne respire plus que pour son amant. Elle est ici délicieusement campée par Gaëlle Merle, exquise de légèreté ou d'abandon. Elle réussit à ne pas être le simple faire-valoir du géant de la scène qu'est son partenaire Jean-Pierre Bouvier, évidemment magistral. Tous deux forment un couple d'exception dans ce tourbillon des sentiments. Leur gestuelle est précise, leur jeu puissant et complémentaire. Soixante-dix minutes durant, on est bien loin de Paris. Sur cette petite scène du théâtre de La Huchette, c'est toute la Russie de Tchekhov que nous font vivre ces deux comédiens, excellemment bien dirigés et mis en scène, qui rendent sublime la plus banale des situations.

### **LE PARISCOPE – M-C N, décembre 2011**

Dans une station balnéaire du sud de la Russie, deux êtres solitaires, pour tromper leur ennui, vont vivre une grande histoire d'amour. Ce beau texte d'Anton Tchekhov est fort joliment mis en scène par Anne Bouvier. Elle a su garder cette langueur slave qui sied à l'univers de l'auteur russe. La scénographie de Charlie Mangel, les lumières de Jacques Rouveyrollis, les costumes de Mahadevi Apavou sont fort réussis. Gaëlle Merle possède la douceur comme la grâce de son personnage. Mais celui qui irradie le spectacle, c'est Jean-Pierre Bouvier. Tour à tour amoureux, en colère, taquin, désabusé, irrité, amusé, impatient, il n'a eu de cesse de nous séduire par la grande qualité de son jeu.

### **FROGGY'S DELIGHT – Christian-Luc Morel, décembre 2011**

La minuscule et mythique scène du théâtre de La Huchette accueille depuis quelques semaines ce nouveau spectacle.

Sur les bords de la Mer Noire, à Yalta, à l'époque de l'Empire russe, un banquier moscovite en goguette, las de sa vie confortable et sans goût, rencontre une femme mariée, sans amour, qui regarde le rivage. La passion les embrase mais la réalité les raisonne. Chacun essaiera d'aller plus loin quand l'autre se résignera. L'espoir d'un lendemain rêvé les unira pourtant à jamais. Le séducteur, c'est Jean-Pierre Bouvier, immense comédien, qui promettait, tout jeune homme, jusqu'à devenir LE Chéri de Colette, pour toujours, et qui, dans sa belle maturité, accomplit ses vœux et ses dons. Subtilité, force, charme total né du sentiment ressenti, Bouvier s'impose comme un des plus grands comédiens français de ce temps mais peut-être prononce-t-il trop bien et trop clair ? Face à lui, une beauté slave, mais avec du "chien" à la parisienne, Gaëlle Merle, délicate adultère d'anthologie, réservée et gourgandine, qui, elle aussi, fait partie du cercle étroit des très grands. Beau couple qui offre des instants de sensualité et de passion vécus dans l'incarnation et la ferveur. Dans cet écrin étroit, ces deux amants reconstituent la chambre, même lorsqu'ils devisent à la terrasse d'un grand café ou dans les couloirs de l'Opéra. La sensualité jaillit des mots et de l'écoulement du temps qui leur est avaricieusement laissé.

Anne Bouvier assure la mise en scène, refusant les mesquineries et ladreries du minimalisme. Tout est offert dans ce spectacle : à l'œil, à l'ouïe, à l'imaginaire. On regrettera un certain

excès de musiques – peut-être pour couvrir les bruits de la rue que cette salle mal insonorisée laisse passer ? – lorsque l'émotion des mots et des situations suffit. Mais cette réserve énoncée, on demeure ébloui par tant de finesse, de qualité de sentiments et de beauté. Spectacle du rare, théâtre de la vie qui ne déçoit que ceux qui n'ont pas l'âme pèlerine. Ce voyage amoureux ressemble à un rêve, avec, même, à sa traîne, la déception du réveil.

### **TOP NUMÉRO 1 – Nicolas Lacombe**

À Yalta, station balnéaire russe proche de la Mer Noire, le microcosme local est en plein émoi. Une jeune femme, un béret soigneusement disposé sur sa chevelure dorée, irradie de sa superbe la promenade du bord de mer.

D'aucuns connaissent son identité, d'où l'attribution du sobriquet de Dame au petit chien. Assis à la terrasse d'un café, Dimitri, banquier de Moscou, trouve en la jeune aristocrate de province une cible idoine pour parfaire son statut de séducteur blasé. Le flirt mue progressivement vers une déchirante histoire d'amour. Une union fusionnelle, mais hélas, sans lendemain. Chacun trouve en cette union un exutoire pour rompre avec un quotidien insipide, se prendre à rêver d'un avenir loin des meurtrisseuses d'un mariage forcé ou du mépris d'un époux avide de pouvoir.

Le récit d'Anton Tchekhov est magnifiquement adapté sur les planches du théâtre de La Huchette. Les deux comédiens, Gaëlle Merle et Jean-Pierre Bouvier, donnent vie à des personnages profondément bouleversés par les affres de Cupidon.

On s'extasie un temps des palabres du séducteur invétéré, on partage les secrets d'une idylle naissante, on vibre à l'unisson des sentiments dont la tonalité est aussi sincère que profondément attachante.

### **LE JOURNAL DE YOLANDE – mon coup de coeur**

L'histoire débute dans une station balnéaire. Dimitri, un séducteur blasé, riche banquier, vêtu d'un beau costume blanc, assis à la terrasse du restaurant, a l'air de s'ennuyer fortement.

Arrive Anna, dans une belle robe bleue et une ombrelle. Elle s'assoit gracieusement à la table d'à côté et s'absorbe dans la lecture du menu. Dimitri, qui l'a remarquée auparavant quand elle promenait son petit chien, entame la conversation. Et ce qui ne devait être qu'une simple approche va se transformer au fil des jours en des sentiments de plus en plus forts, jusqu'à aboutir à une véritable passion. Cependant cette relation ne sera pas facile à vivre, Dimitri est marié, a des enfants. Anna est également mariée (à un mari qu'elle méprise) et sans enfant, ainsi que l'éloignement géographique. Mais le grand amour n'est-il pas capable d'abattre des montagnes ?

Voici une pièce comme on aimerait en voir souvent : un vrai petit bijou, dans un petit théâtre mythique, celui de La Huchette où entre autre se joue depuis des années La Leçon de Ionesco. Une pièce interprétée par deux comédiens aussi doués l'un que l'autre et en parfaite harmonie. Le couple Gaëlle Merle et Jean-Pierre Bouvier fonctionne avec une incroyable complicité. Ils donnent avec beaucoup de justesse et de sensibilité toute sa puissance à cette passion qui dévore leurs personnages. Gaëlle Merle est magnifique de grâce, troublante, lumineuse, très belle dans les robes d'époques créées par Mahadevi Apavou. Jean-Pierre Bouvier révolte. Il porte avec beaucoup de classe de très beaux costumes.

On est hypnotisé par cette belle histoire d'amour et l'on se laisse emporter par la puissance des sentiments des personnages.

Sur cette petite scène, le décor a été particulièrement soigné soutenu avec talent par les éclairages de Jacques Rouveyrollis nous plongeant dans des bleus et des blancs intenses. Les morceaux de musique ont été judicieusement choisis pour accentuer les passages émotionnels. La mise en scène met en valeur texte et comédiens, et amène avec subtilité cette histoire à son paroxysme.

*Les Trompettes de la mort* de Tilly, mise en scène : Eric Guérin

L'Avant-Scène Théâtre

L'actualité

## Auteur

# Tilly : écrire, du théâtre au cinéma

par Armelle Héliot

La reprise des *Trompettes de la mort* – sa troisième pièce – au Petit Hébertot rappelle à point nommé la puissance d'un auteur dramatique, metteur en scène et scénariste. Après son film *Loin du Brésil*, il va tourner *Le Pont du Diable*.



*Les Trompettes de la mort* de Tilly, mises en scène par Éric Guérin au Petit Hébertot. © Gaëlle Lespagnon

**L**N'A QU'UN NOM. Pas de prénom. Une manière de s'arracher à un versant de sa vie, mais sans couper les ponts complètement. Tilly a grandi en Bretagne. Il a fait une partie de ses études dans la même établissement que Louis-Charles Sirjacq. Ils ont en commun des souvenirs de galopins insolents, d'adolescents tourmentés. Et le goût du théâtre.

À Paris, Tilly suit les cours de Tania Balachova, empruntant le chemin du jeu, à la télévision, au cinéma, sur les planches. Jean Gillibert le dirige dans *Les Cenci* d'Antonin Artaud, Raymond Rouleau

dans *Noces de sang* de Lorca. En 1972, il rencontre Michel Hermon et joue dans *Peer Gynt* et dans *Lulu*, pour ne citer que ces deux productions. Passant à l'écriture, il impose sa forte personnalité dès sa première pièce avec *Charcuterie fine* à l'orée des années 1980 et confirme toutes ses qualités avec *Spaghetti Bolognese*. Il crée des personnages passionnants pour les comédiens et ancre ses fables dans une réalité socio-politique très proche. Michel Hermon mit en scène ses deux premières œuvres. Des comédiens profonds et sensibles ont défendu son

univers : citons les premiers, Emmanuelle Riva, André Chaumeau, Charlie Nelson pour *Charcuterie fine* créée au Théâtre de la Tempête que dirigeait alors Jacques Derlon. Un décor unique, reconstitué avec un souci fascinant du détail, une histoire tragique dans un milieu simple. C'est chez les bourgeois nantis que se déroule *Spaghetti Bolognese*. Dans ces familles lisses et corrodées, la jeunesse peut basculer dans le terrorisme. Années de plomb, années sanglantes... La pièce fit grand effet.

C'est en 1985, au Théâtre de La Salamandre, à Lille, chez Gildas Bourdet, que Tilly lui-même mit en scène sa troisième pièce, *Les Trompettes de la mort*, reprise ensuite au Théâtre de Paris-Villette. « Je l'ai composée dans des circonstances particulières, se souvient-il. J'avais écrit une comédie musicale qui a failli se monter... C'est l'époque où Michel Hermon a décidé de passer sérieusement au chant classique, aussi ai-je décidé de me remettre à l'écriture d'une pièce. Et ce furent *Les Trompettes de la mort*. Le personnage d'Annick et son histoire tragique m'ont été inspirés par une jeune fille que j'avais connue, dans mon village et qui, étant venue travailler à Paris, se suicida à Aubervilliers, en 1973... On n'avait retrouvé son corps que trois semaines après et cela m'avait donné le sentiment de sa solitude immense... » Tilly n'a pas oublié son enterrement, un matin, à Saint-Malo. L'après-midi même, à Paris, c'est à Tania Balachova que l'on disait adieu. Un jour, beaucoup plus tard, sous ses fenêtres, devant Saint-Séverin, il voit passer une femme qui lui ressemble... « Dans ces années-là, Michel Hermon

et moi étions invités dans des fêtes où l'on croisait des personnages tels que la comédienne et le journaliste, qui sont les autres protagonistes des *Trompettes de la mort*. »

Le spectacle était saisissant et impressionna critiques et public. Trois comédiens puissants, un conte cruel, terrible. Une longue tournée suivit dans toute l'Europe. Puis Tilly écrivit *La Maison des Jeanne et de la Culture* en 1986, *Y'a bon bamboula*, pièce créée en 1987 à Avignon, *Minuit Chrétien* en 1999. Il y a douze ans, il reprit *Les Trompettes de la mort* pour le Théâtre de la Colline. Nouvelle distribution avec Maryline Even, Josiane Stoleru, Éric Guérin. C'est ce dernier qui a mis en scène à son tour cette comédie féroce et déchirante. Au printemps dernier, on a pu admirer et son décor et sa précision dans la direction d'acteurs : Xavier Irigoien est Jeff, Géraldine Brandao interprète Henriette-Alexane. On entend, off, la voix de Jacqueline Jehanneuf, la mère. Et l'on est bouleversé par Gaëlle Merle, Annick.

Tilly, lui, est tourmenté par le tournage de son nouveau film, *Le Pont du Diable*. Une très belle histoire, à Venise, aujourd'hui. Un film magistralement écrit. Il a un producteur, une distribution : Fanny Ardant, Géraldine Chaplin. Jean Rochefort aurait dû jouer le rôle magnifique d'un homme qui rompt... mais il a déclaré forfait. On cherche désormais du côté des comédiens anglo-saxons. *Loin du Brésil*, premier film de Tilly, avait reçu des brassées de prix. On a hâte de voir exister *Le Pont du Diable*. A. H.

Théâtre du Petit Hébertot  
48bis, boulevard des Batignolles, 75017 Paris  
Tél. : 01 43 87 23 23



ARMELLE HÉLIOT

# Les amertumes provinciales

**D**ans *Les Trompettes de la mort* de Tilly (1), spectacle mis en scène par Eric Guéhen, Annick (l'ultrasensible Gaëlle Mente) parle un moment avec sa mère. On n'entend que la voix de la lointaine autorté. L'auteur ne la montre pas, mais ce qu'elle dit, et la manière très subtile dont s'exprime, off, l'interprète (Jacqueline Jehanneuf), circonscrit puissamment, sans effet, ce qu'est la relation de cette fille et de cette mère. Tension, incompréhension, cruauté non consciente, dans une pièce déchirante devenue un classique. On retrouve une image très originale de la mère. Figure théâtrale

par excellence, dans la nouvelle pièce de Jean-Marie Besset, mise en scène par Gilbert Desvieux, *Perthuis* (2). Mais ici, elle est deux et elle est double. Et ambivalente. L'auteur de tant de pièces qui puissent dans la société leur inspiration sans jamais tomber dans le document sociologique apprêté se tourne vers ce qui pourrait être son adolescence. Il écrit son *Tonio Kröger*. Petite ville de province, fin des années 1970. L'amitié passionnée de deux garçons. La fascination de l'un pour l'autre. L'amour non partagé. Cela rapproche leurs mamans, deux épouses assez seules dont on comprend que les maris ont des faiblesses.

Dans un décor presque « mental » tant il est volontairement simple (un tréteau, des chaises de classe surdimensionnées), les deux jeunes gens sont nettement dessinés et très bien incarnés par Robin Causse et Jonathan Dillier. C'est à deux hommes qu'ont été confiés les rôles de Marianne et d'Irène, fleurs de province tirées à quatre épingles, que l'on ne prendra jamais en défaut de mise en pli ou de petit tailleur bien comme il faut. Deux personnages touchants, des Bovary dans la quarantaine un peu cuite, qui se projettent dans leurs fils. Classique. La petite musique de la nostalgie agit. Jean-Paul Muel est sidérant dans la vérité d'une présence à l'autre féminin. On ne s'interroge pas, il est cette femme, Irène, la maman de celui qui va souffrir. Alain Marcel a une partition plus ambiguë avec la « moderne » Marianne. Qu'un rite soit trop souligné et c'est Zaza qui pointe le cll. Mais ce n'est rien. Qu'apporte donc ici le travestissement? Pas sûr que ce soit simplement le fait que ces mères soient « phalliques », comme l'écrit Jean-Marie Besset. Ce que traduit cette légère étrangeté, sourdement, c'est une certaine idée du malheur. Le travestissement est par essence pathétique et c'est la tragédie de ces femmes que saisissent ainsi l'écrivain et son metteur en scène.

Le travestissement est par essence pathétique et c'est la tragédie de ces femmes que saisissent ainsi l'écrivain et son metteur en scène

(1) *Petit Hébertot* (01 43 87 23 23).  
 (2) *Rond-Point* (01 44 95 98 21).  
 Texte publié par *Les Quatre-Vents* (9 €).

## « Les Trompettes de la mort », de Tilly

# Les morts saisissent les vifs



Gaëlle Merle, magnifique dans le rôle d'Annick Nédélec

**Lorsque cette pièce fut créée, il y a près de vingt-cinq ans, elle frappait par l'acuité du regard d'un auteur sur le monde. Rien n'a changé. Les scélérats sont toujours des scélérats et les âmes vulnérables sont leurs victimes. Intéressant de voir combien cette écriture tient le coup !**

TILLY EST UN auteur contemporain très important et on ne l'oublie pas. Mais après avoir été très joué, et avec un très grand succès, dans les années 80, il a été un peu délaissé par le monde du théâtre. C'est une toute jeune équipe qui nous rappelle sa force en reprenant « Les Trompettes de la mort ». Peu de moyens matériels. Un décor scrupuleux,

vrai-faux intérieur d'une jeune femme très seule et très romanesque, humble, venue d'un milieu humble, mais digne, pudique, intelligente, courageuse. Tout ce qu'il faut pour déplaire à la société que Tilly voit poindre à l'orée des années 80 et dans laquelle nous sommes encastrés. Société représentée par une copine d'école qui doit passer, ce soir-là, pour récupérer un paquet et une lettre.

Le décor a été conçu par le metteur en scène, Éric Guérin, et construit dans le cadre d'une résidence à la « générale en manufacture » de Sèvres, lieu que l'on a envie d'aller visiter...

Bref, dur, comme un coup de poing. Avec un passage à l'acte et un échec qui sidèrent. Qui ne sont que la suite logique de cette rencontre. Terrible, la pièce de Tilly. Superbe, la manière dont Gaëlle Merle, Annick, incarne cette jeune femme qui vit sourdement dans le souvenir d'un frère aîné tué en Algérie et d'un père ouvrier qui s'est pendu... Elle est noble. Palpite en son cœur une belle et désespérée histoire d'amour. Elle est loyale. Pas bête. Mais personne ne l'a jamais aidée.

Face à elle, la fille du notaire. Comédienne de second rayon, mais tapageuse. Comme son amant du moment, vague plumitif qui se permet de juger les autres. C'est tellement ressemblant qu'on en a la chair de poule. Rien ne change. Les vilains sont toujours des vilains et le monde est à eux.

Les rôles de l'amie, Henriette-Alexiane, Géraldine Brandao, et de Jeff, Xavier Irigoien, sont ingrats, difficiles. Les interprètes s'en tirent très bien. Sans être trop caricaturaux. Mais rien ne saurait rendre le mutisme douloureux d'Annick telle que l'incarne Gaëlle Merle. C'est très beau. Et puis la très bonne nouvelle, c'est la force universelle de cette pièce qui est comme un caillou. Belle, brutale, l'écriture de Tilly.

> ARMELLE HÉLIOT



RAPPELS - Sept. oct 2008

EN COULISSES

## BRÈVES

### DES TROMPETTES RENOMMÉES

*Les trompettes de la mort*, la pièce de Tilly (le célèbre auteur de *Minuit Chrétien*, *Charcuterie fine* et *Y'a bon bamboula*), avait frappé les esprits lors de sa création dans les années 80 par son écriture au scalpel. Elle est à nouveau, montée au Petit Hébertot avec Gaëlle Merle



© DR

et Géraldine Brandao. La mise à nue des solitudes, la justesse de la mise en scène rendent cette nouvelle présentation d'une actualité incontournable. Ce spectacle mémorable est présenté jusqu'au 12 octobre, dépêchez-vous.

Samedi 19 avril 2008

**Les Trompettes de la mort (critique), Bouffon Théâtre à Paris**

**Un jeu plein de naturel et d'énergie**

**Tilly signe en 1985 « les Trompettes de la mort », une œuvre forte sur le thème de la solitude entre deux amies d'enfance, issues de milieux sociaux différents. Cette pièce, magistralement mise en scène par Éric Guérin, nous décrit la vie de ces deux femmes (Annick et Alexane), désespérément seules dans une société qui les opprime. Chacune d'elles se bat avec ses propres armes. Tilly présente ces vies désenchantées avec la précision d'un orfèvre. On ne sort donc pas indemne de cette pièce. Un régál.**

Le décor, réalisé avec précision, reproduit un intérieur quelque peu vieillot. La scénographie s'attache à présenter la découpe de cet appartement avec toutes les pièces qui le composent. Un soin extrême est porté à la décoration, qui traduit la personnalité de son occupante. Rien n'est laissé au hasard et tout nous ramène à Annick, qui vit seule dans cet espace. La particularité du Bouffon Théâtre est sa proximité avec la scène. Cette disposition conforte le public dans un rôle de témoin.

Cette pièce comporte trois personnages fort peu séduisants. Annick, la quarantaine, vit recluse dans son appartement, partagée entre son travail et les week-ends chez sa mère, en Bretagne. C'est une femme dure, aigrie et sûre d'elle, avec des tendances maniaques qui se révèlent dans son quotidien. Au fil du spectacle, la façade se fissure et craque. Alexane, son amie, est plus légère en apparence. Jeune comédienne, elle vit avec Jeff, un critique de spectacles. Cependant, le même sentiment d'isolement se fait sentir chez Alexane, cette solitude qu'on ressent au cœur de la foule.

L'histoire pourrait se résumer à l'intrusion de ce couple dans la vie d'Annick. Mais une violence morale sourd de cette rencontre. Tirant parti de l'absence d'Annick, le couple en profitera pour se livrer à un « viol » de son intimité. Cette « souillure » ne sera pas sans conséquences pour Annick. Les blessures cachées seront ainsi mises à nu.

La mise en scène, réglée au cordeau par Éric Guérin, nous offre un miroir. Les spectateurs se retrouvent aisément dans certains aspects de la personnalité de ces personnages. Ils deviennent alors le reflet de chacun d'entre nous.

Les comédiens, tous impeccables, nous livrent un jeu plein de naturel et d'énergie. J'ai été particulièrement sensible au jeu de Gaëlle Merle (Annick), plein de retenue et tout en nuance. Je conserverai longtemps la dernière image de la pièce, où Annick, noyée dans sa détresse, pleure dans sa cuisine tandis que la lumière s'atténue peu à peu. Et c'est avec le visage souriant et baigné de larmes qu'elle viendra saluer. Quelle belle soirée ! ¶

**Laurent SCHTEINER**

*Agatha*, de Marguerite Duras, mise en scène : Julie Rodrigue

Revue de l'Association Marguerite Duras – Hanna Brewski



*Laisser le texte exister.*

*Laisser le texte devenir.*

Elle semble fragile. Allez la voir incarner Annick dans *Les Trompettes de la Mort* de Tilly et vous renoncerez à votre analyse première. Gaëlle Merle n'est pas femme fragile. Elle est femme ductile.

Il y a force et vigueur sous sa quiétude. Un feu intérieur sous la braise apparente. Ce que son calme regard turquoise vous cache, c'est que sa propriétaire peut porter une valise, monter à l'échelle, hurler sa rage ou pleurer son venin.

Avec une sensibilité rare, elle a accepté son simple statut de vecteur dans **Agatha**. Elle porte le rôle, elle ne l'incarne pas. Elle se mue en caisse de résonance pour transmettre l'écrit. Sans l'interpréter ni même le traduire. Louable humilité que de savoir rester *derrière le texte*.

En 1977, dans un entretien au Monde, M. Duras confiait son désarroi face à la représentation "C'est quand un texte est joué qu'on est au plus loin de l'auteur. Sa virtualité indéfinie est détruite, il est sorti de son état d'écrit, pour rejoindre une sorte de profération définitive. Si je suis tout à fait sincère, j'ai toujours souffert de ce passage, de casser la nuit du texte".

Bien sûr, il y a l'aridité du décor, la sobriété de la mise en scène de Julie Rodrigue, la stéréophonie douce de Nicolas Fustier (*Je crois. Je ne sais plus. C'était avant toi, je ne sais plus*) qui suggèrent l'intensité de cet amour impossible mais réel.

Mais allez voir Gaëlle Merle dans **Agatha**. Vous ne verrez pas Gaëlle Merle. Vous verrez **Agatha**.

Allez écouter Gaëlle Merle dans **Agatha**. Vous n'entendrez pas Gaëlle Merle. Vous entendrez l'écriture assourdissante de Duras.

Hanna Brewski

